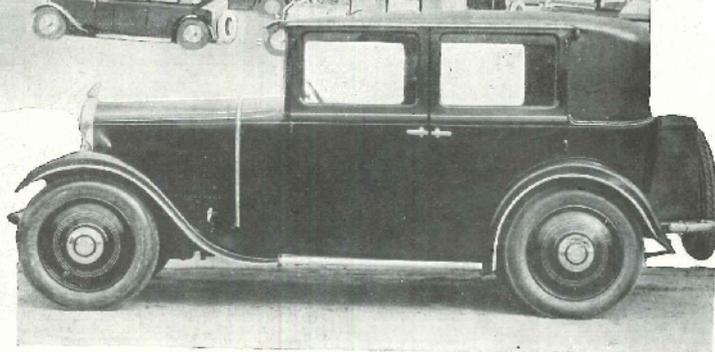


la voiture qui a étonné l'Amérique

MATHIS 4 CYLINDRES
depuis 17.900 fr.

EMYSIX 6 CYLINDRES
depuis 31.900 fr.

SUPERMATHIS 6 et 8 CYLINDRES
depuis 40.900 fr.



**Et voici la 4 portes 6 CV P.Y. MATHIS
20.900 fr.**

AUTOMOBILES MATHIS

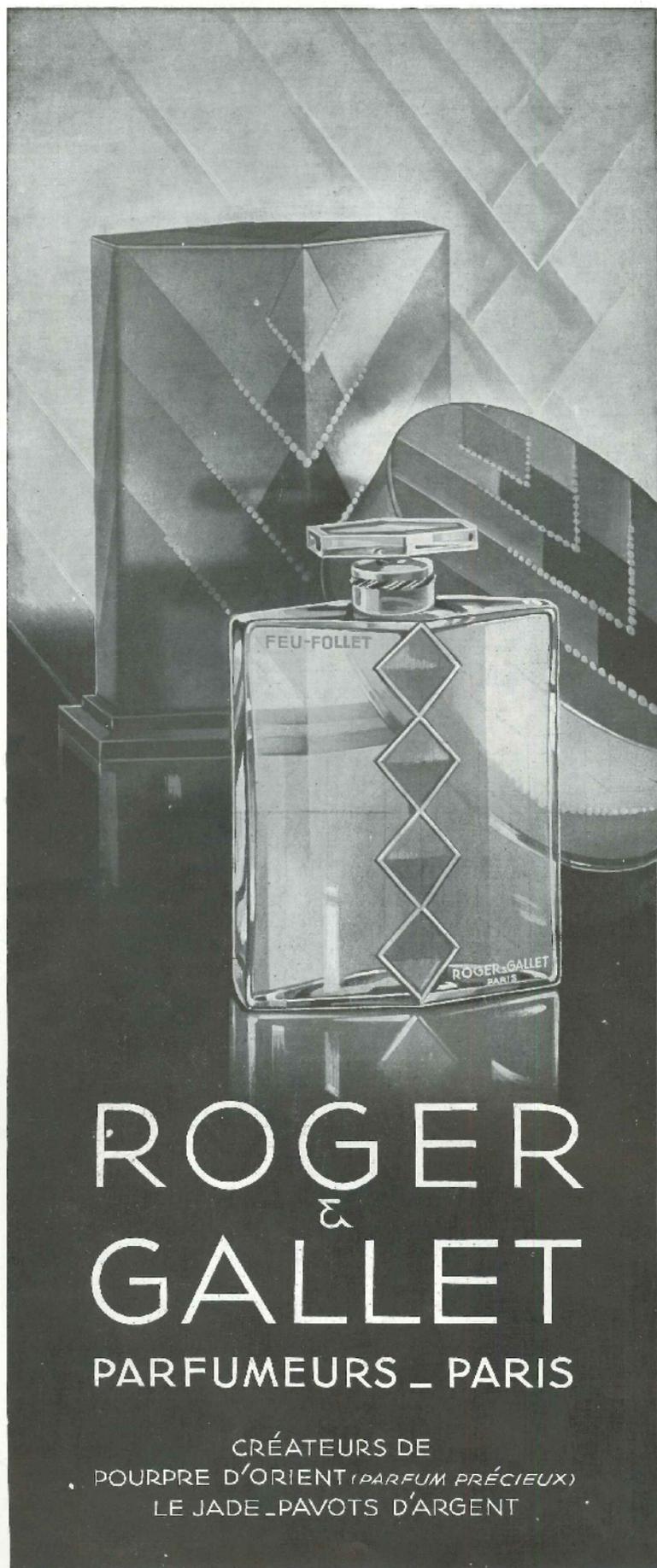
SIÈGE SOCIAL & USINES : STRASBOURG

MAGASIN D'EXPOSITION : CHAMPS-ÉLYSÉES

ANNEXE PARIS : 56, à 62, AV. LOUIS-ROCHE, GENNEVILLIERS

FEU FOLLET

POUR LA FEMME
ÉLÉGANTE



ROGER
&
GALLETT
PARFUMEURS - PARIS

CRÉATEURS DE
POURPRE D'ORIENT (PARFUM PRÉCIEUX)
LE JADE - PAVOTS D'ARGENT

F. BOUCHET-LAKARA IMPR

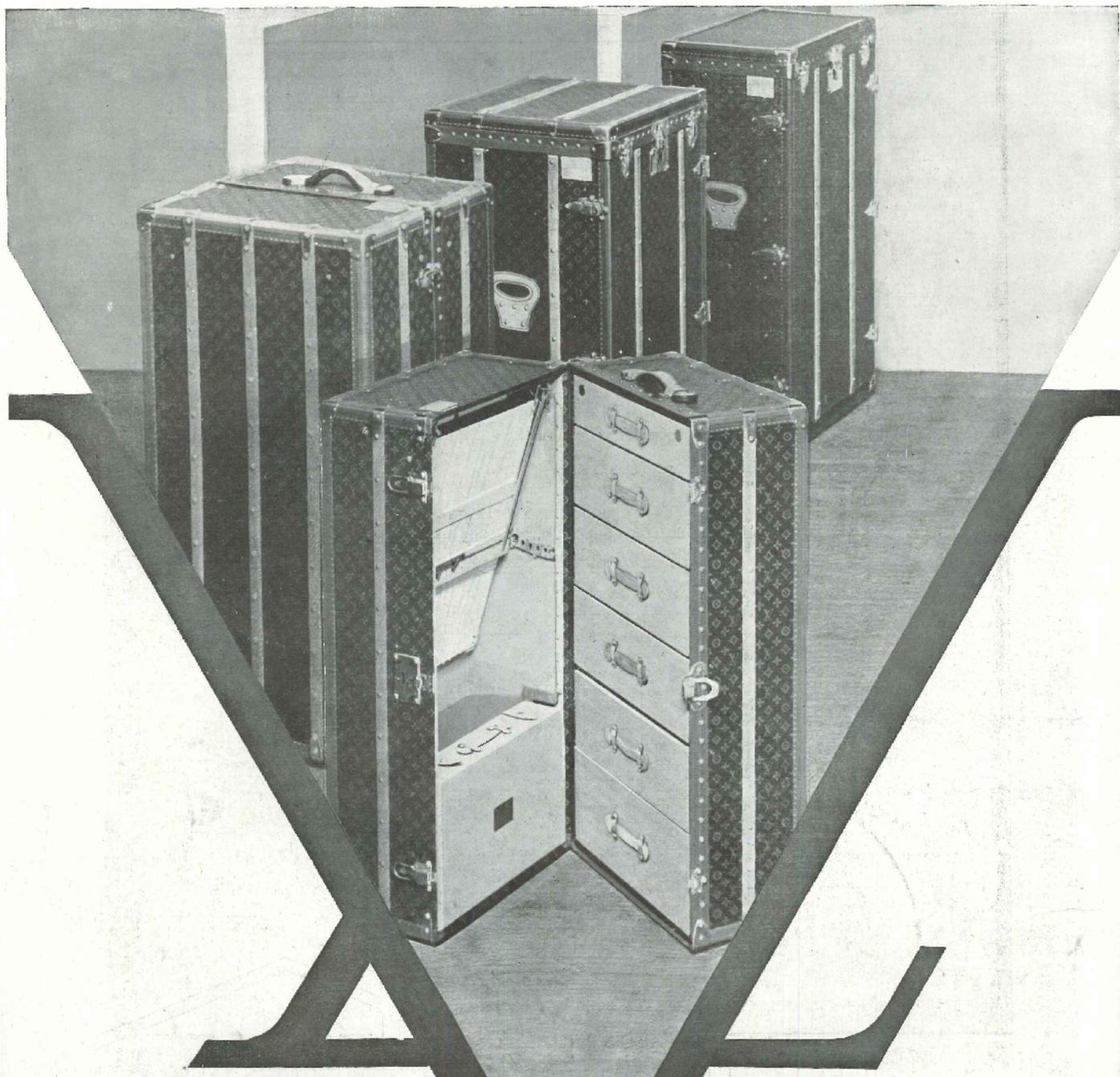


La Casquette
en "Tweed"



1^{ère} marque
française
Prix imposé
25 à 40 Frs

chez les meilleurs chapeliers



**ADOPTÉZ
LES MALLES
LOUIS** **ARMOIRES DE
VUITTON**

AS PUBLICITE

■ 7 MODELES. 4 QUALITES ■
PARIS 70 CHAMPS ELYSEES
■ NICE 1 RUE PARADIS - CANNES 10 R. DES BELGES ■
VICHY RUE DU PARC - LONDON 149 NEW BOND STREET

Avec ce numéro, LA PETITE ILLUSTRATION contenant
la première partie du roman : L'HERBE D'AMOUR, de M. Raymond Escholier.

89^e ANNÉE

N^o 4598

L'ILLUSTRATION

18

AVRIL

1931

LOUIS BASCHET, Secrétaire général.

RENÉ BASCHET, Directeur.

GASTON SORBETS, Rédacteur en chef.



L'HOMMAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE AUX TUNISIENS MUSULMANS
MORTS POUR LA FRANCE

Phot. J. Clair-Guyot. — Voir l'article et les autres photographies aux pages suivantes.

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL EN TUNISIE

Pour couronner son septennat, M. Doumergue est allé présider à Tunis les fêtes du cinquantième de la Tunisie française. Deux ministres l'accompagnent dans son voyage : M. Léon Bérard, garde des Sceaux, remplaçant M. Briand que les soucis des affaires extérieures ont retenu à Paris, et M. Charles Dumont, ministre de la Marine. Comme elle l'avait déjà fait l'année dernière pour la commémoration grandiose du centenaire de l'Algérie, l'Afrique du Nord a accueilli le président de la République avec un enthousiasme respectueux où se mêlait un sentiment de reconnaissance émue pour la pensée qu'il avait eue de lui consacrer sa dernière manifestation officielle.

M. Doumergue a quitté Paris le 8 avril, mais, avant de traverser la Méditerranée, il a passé une journée sur la Côte d'Azur. C'est par une riante matinée printanière que son train spécial est entré en gare de Nice.

La grande cité provençale et cosmopolite lui a fait une réception inoubliable dans la profusion des fleurs, des drapeaux et des oriflammes. Un protocole traditionnel régle dans leur grandiose ordonnance ces arrivées présidentielles : premiers souhaits de bienvenue parmi les plantes vertes d'un salon de réception improvisé, honneurs rendus, aux accents de la *Marseillaise*, par une compagnie rangée autour du drapeau de son régiment, salves d'artillerie grondant dans le lointain, formation du cortège encadré d'une escorte de cavaliers caracolant, première halte devant le monument aux morts de la grande guerre en présence des délégations de toutes les associations patriotiques, présentation des corps constitués dans les appartements de la préfecture, banquet offert par la ville et le département. Mais ce que le protocole ne commande point, c'est l'affluence de la foule, les vivats, les effusions touchantes et spontanées de toute une population en liesse.



A Nice, devant le monument aux morts.



M. Doumergue quittant le palais du prince de Monaco.

L'heure des toasts allait, elle aussi, être l'occasion d'une démonstration inattendue dont le retentissement a été considérable dans le monde entier. Après que M. Jean Médélin, maire de Nice, et M. Louis Gassin, président du conseil général, eurent salué le chef de l'Etat et exprimé les sentiments qui étaient dans tous les cœurs, M. Doumergue prit la parole. Il remercia ses hôtes de leur accueil, il célébra la belle ville de Nice, « capitale du tourisme », qui est aussi « une cité industrielle qui tient une place importante dans l'activité générale de la nation ». Il fit allusion à la retraite prochaine qu'il va prendre et à la pensée constante qu'il eut, au cours de son mandat, de travailler à l'union des Français comme à la concorde entre les peuples. Puis, élargissant soudain le cadre de ces considérations, avec la haute autorité qui s'attache à ses fonctions et à sa personne, il parla de la patrie, de son idéal pacifique, des sanglants sacrifices qui lui ont été imposés, de sa sécurité nécessaire et enfin des inquiétudes que certains événements récents peuvent lui donner. Il faut citer ici ses paroles textuelles, car elles ont été recueillies au delà des frontières et elles constituent la plus saine comme la plus nette affirmation de la politique française :

La France est en droit de penser que, tant que la Société des Nations — à l'existence de laquelle elle est si fidèlement attachée — n'aura pas à sa disposition une force suffisante pour imposer l'exécution de ses décisions à ceux qui ne seraient pas disposés à s'incliner volontairement devant elle, il



L'embarquement du président à Villefranche.

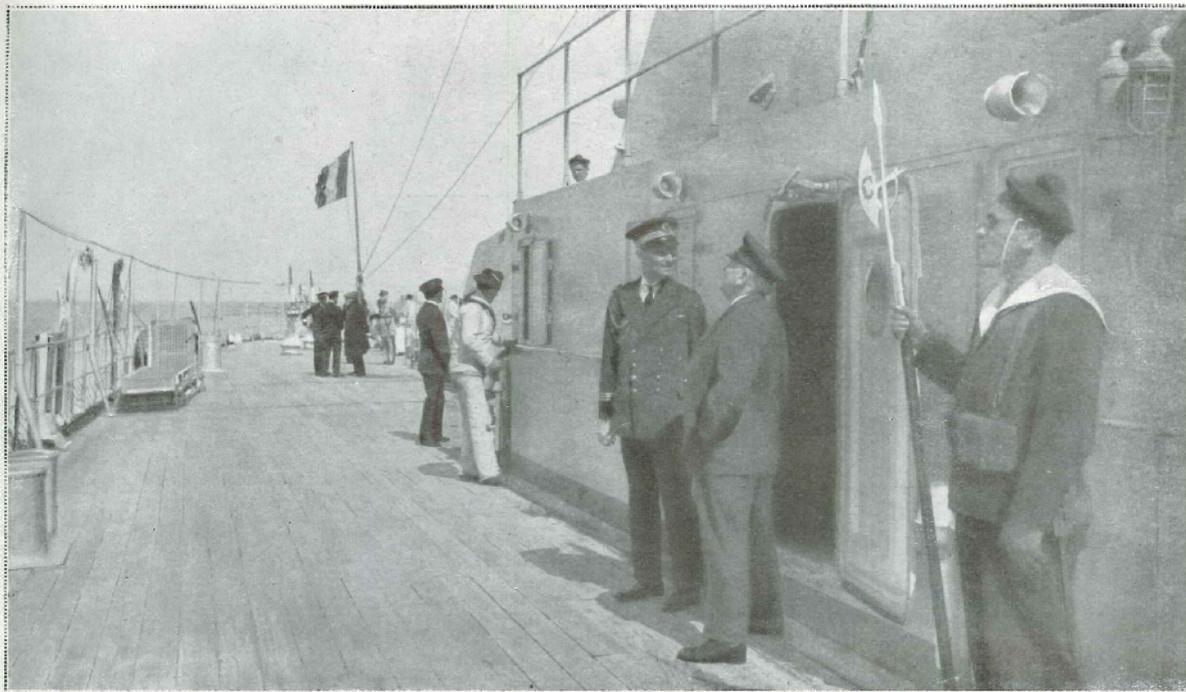
lui faudra veiller, se tenir sur ses gardes et compter beaucoup sur elle-même.

Elle a d'autant plus le droit de penser ainsi qu'elle vient de se trouver subitement en présence d'un événement brusqué dont il n'est pas permis de méconnaître ni l'importance dans le présent ni les conséquences dans l'avenir, parce que l'histoire même du pays où il s'est produit contient un précédent plein d'enseignements qu'il serait dangereux pour nous d'oublier.

Je ne veux rien dramatiser, messieurs, mais il faut mettre les choses exactement au point, car c'est ainsi qu'on se prémunira contre d'autres surprises et contre les dangers qu'elles pourraient comporter.

Cette évocation de l'Anschluss économique projeté entre l'Allemagne et l'Autriche au mépris des traités et des engagements contractés a pris la valeur d'un solennel avertissement, et la presse germanique, dans ses commentaires, ne s'y est pas trompée. Sans sortir de son rôle constitutionnel, le président de la République avait le droit de donner et d'apporter ainsi à l'opinion nationale justement troublée les assurances qu'elle souhaitait.

Mais un autre devoir qui n'avait, celui-là, que des agréments réclamait M. Doumergue : aller rendre au prince Louis II de Monaco la visite que celui-ci lui avait faite à son arrivée à Nice. Par la route de la Moyenne-Corniche, au pittoresque enchanteur, le cortège présidentiel gagna la principauté où le prince l'attendait en son somptueux palais. L'entrevue fut brève, car il fallut revenir au plus tôt à Villefranche pour l'embarquement



Sur le pont du *Colbert*, faisant route vers la Tunisie : M. Doumergue, au seuil de son appartement gardé par le traditionnel « halckbardier de l'amiral », s'entretient avec un officier d'ordonnance.

sur le *Colbert*. C'est sur ce beau croiseur de notre marine de guerre, formant division présidentielle, sous les ordres du contre-amiral Darlan, avec le croiseur *Duguay-Trouin* et les torpilleurs *Foudroyant*, *Brestois* et *Sorbin* que M. Doumergue, en moins de dix-huit heures d'une excellente traversée, se trouva en vue de la côte africaine. Les cinq navires se dirigèrent de conserve vers la baie de Ponzy, tandis qu'une trentaine d'avions et un petit dirigeable de la marine évoluaient au-dessus d'eux dans un ciel très pur. A 11 h. 30, le 10 avril, le *Colbert*, ayant franchi le chenal qui constitue le port de commerce de Bizerte, arriva dans le bassin de l'Amirauté où il fut amarré. M. Manceyron, résident général, accompagné du préfet maritime, vice-amiral Bréart de Boisanger, monta à son bord où le président le vint à déjeuner. Sans s'arrêter à Bizerte où les réceptions n'ont été prévues que pour le 16 avril, au moment du retour, le chef de l'Etat s'est aussitôt rendu à Tunis en chemin de fer. A quelques kilomètres de la ville, à La Manouba, une halte avait été ménagée pour permettre au bey de Tunis de monter dans le wagon présidentiel où eut lieu, loin des regards curieux, le premier contact entre les deux chefs d'Etat.

Cependant, à Tunis, aux abords de la gare et dans les rues pavées, une foule innombrable était massée depuis plusieurs heures pour acclamer le président, et c'est parmi les ovations sans fin que le cortège, précédé de pelotons de gendarmes et de chasseurs d'Afrique portant le fameux uni-forme d'avant guerre qu'on vient de leur rendre,

parvint au palais de la Résidence. Le bey y prit congé de M. Doumergue et regagna son propre palais, le Dar el Bey, dans sa calèche tirée par six



Le salut du président devant la cathédrale de Tunis.

mules. Une heure plus tard, après les présentations des autorités locales dans le grand salon de la Résidence, M. Doumergue arriva à son tour au Dar el Bey où il était reçu par le fils du bey et conduit avec un cérémonial imposant jusqu'à la salle du Trône où l'attendait le bey entouré de ses ministres et des grands dignitaires tout resplendissants d'or et de décorations. Une fois encore, dans la soirée, le président devait revenir au palais beylical pour le grand dîner officiel donné en son honneur et à l'issue duquel furent échangés les toasts traditionnels. Comme il allait quitter le palais, vers 11 heures, le président ne put résister au charme de cette belle nuit tiède et c'est à pied qu'il rentra au palais de la Résidence en traversant les souks qui sont parmi les plus célèbres de l'Islam et empruntaient à leurs illuminations une féerie nouvelle.

La journée du samedi 11 avril commença par un grandiose spectacle : la revue des troupes sur le champ de courses de Kassar Saïd, à une dizaine de kilomètres de Tunis. Une quinzaine de milliers d'hommes, présentés par le général de Chambrun, commandant supérieur des troupes de Tunisie, qu'assistait son adjoint, le général Noguès, défilèrent magnifiquement devant le président de la République et le bey. Le soleil était radieux et les spectateurs innombrables. Tour à tour, les zouaves, les fusiliers marins, les tirailleurs tunisiens, les tirailleurs sénégalais, les chasseurs d'Afrique, les spahis, des détachements d'artillerie, du génie, d'aviation, avec leurs drapeaux, leurs étendards, leurs musiques, leurs fanfares, leurs



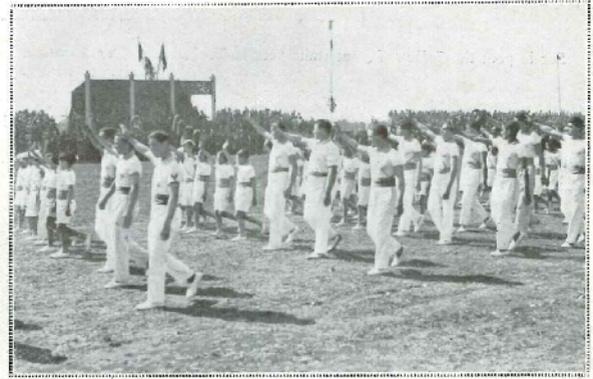
EN TUNISIE. — Le président allant passer la revue des troupes au champ de courses de Kassar Saïd.



La tribune d'honneur pendant la grande revue au champ de courses de Kassar Saïd.



Pose de la première pierre du monument de la Victoire.



Le salut fasciste des sociétés de gymnastique italiennes devant la tribune.



Le bey décorant le drapeau du 4^e zouaves.

LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN TUNISIE

Photographées J. Clair-Guyot.

noubas, passèrent devant la tribune officielle. Le bataillon de la garde beylicale suivait, précédant les cinq mille membres des *zawajas*, ou confréries musulmanes, aux pittoresques costumes, les sociétés civiles d'entraînement militaire, les groupes d'anciens combattants et plusieurs sociétés italiennes qui avaient tenu à honneur de participer à cette grande fête française. La parade militaire se termina par une charge impressionnante de toutes les troupes massées à l'extrémité du champ qui s'avancèrent en ligne, au pas de course, vers la tribune.

De là, M. Doumergue alla porter son hommage aux divers monuments aux morts : d'abord à celui du cimetière musulman, élevé à la mémoire des indigènes tombés dans les rangs français, puis à celui du cimetière civil, aux morts français et italiens de la grande guerre, enfin, au cimetière israélite. Revenant vers l'intérieur de la ville, le cortège s'engagea dans la spacieuse avenue Gambetta, la nouvelle artère dont la construction a commencé il y a deux ans et qui doit substituer à des lagunes marécageuses une promenade élégante. M. Doumergue y posa la première pierre du monument de la Victoire dédié à tous ceux — Français, indigènes, israélites, Italiens ou autres alliés — qui, de 1914 à 1918, partis de Tunisie, ont combattu pour notre cause, futur symbole d'union entre tous les éléments dont se compose la population du pays. Au retour, après un bref arrêt devant le monument de Jules Ferry, qui, on le sait, était président du Conseil lorsque la Tunisie conclut avec la France l'accord mémorable de 1881, le président reçut la vibrante et joyeuse ovation des écoliers massés sur l'avenue. Un déjeuner intime offert par le bey dans son palais termina cette matinée si bien remplie et tout l'après-midi fut occupé par une longue excursion dans la banlieue de Tunis : vers la plaine de Carthage, dont le président, faute de temps, dut se contenter d'admirer de loin les vestiges millénaires ; au Belvédère, d'où se découvre un panorama unique ; au Bardo, dont le musée contient d'inappréciables collections d'antiquités puniques, romaines et arabes et où fut signé, dans le palais de Kassar Said, le traité fameux dit du Bardo. En rentrant dans la ville, M. Doumergue visita encore l'hôpital civil et l'hôpital Sadiki et assista, le soir, au grand dîner suivi de réception donné au palais de la Résidence par M. et M^{me} Manceron.

La journée de dimanche conduisit le président hors de Tunis, à Kairouan, la ville sainte, et à Sousse. Pendant le trajet de Tunis à Kairouan, M. Doumergue, de son wagon, put prendre une idée des paysages tunisiens. Il traversa des vignobles, des champs fertiles, des villages peuplés et animés, puis d'immenses plaines broussaillées, des pacages parcourus par les troupeaux des nomades, il longea le lac salé de la Chobka et fit halte au bassin des Aglabites où fut donnée une *diffa*, repas arabe que l'on prend par terre sous des tentes. L'arrivée à Kairouan eut lieu à 14 heures. La fameuse foire aux tapis qui se tient annuellement dans cette ville, près de la grande mosquée, battait son plein. Le président se fit attarder plus longuement devant ces merveilles si les exigences d'un programme strict ne l'avaient conduit à l'extérieur de l'enceinte pour assister à une éblouissante fantasia exécutée par les cavaliers des tribus du Sud. Vers la fin de l'après-midi, il reprit son train pour Sousse où il fut reçu, à 18 heures, avec le cérémonial accoutumé et le même enthousiasme de la population française et indigène. Il se rendit aussitôt au monument aux morts où il déposa une gerbe et assista, le soir, au dîner que lui offrait la municipalité.

La journée de lundi s'est écoulée, en partie, en chemin de fer. De Sousse, qu'il quitta de bonne heure, le train présidentiel partit pour Sfax, mais il fit une brève halte à El Djem où se dressent les ruines des fameuses arènes romaines, aussi vastes que le Colisée de Rome. L'arrivée à Sfax, vers midi, renouvela la série des cérémonies officielles. La seconde cité tunisienne par sa population et son activité économique s'était mise en frais pour recevoir le président. Mais après le banquet et une rapide visite à la magnifique forêt d'oliviers, orgueil des colons, M. Doumergue reprit le train pour Gabès, la délicieuse oasis qui lui ménagea l'enchantement d'une merveilleuse fête de nuit. Enfin, la journée de mardi fut consacrée à Médenine et à la pittoresque île de Djerba.

LES FÊTES DU CINQUANTIENAIRE

LES ANCIENS COMBATTANTS EN TUNISIE

Une semaine avant l'arrivée du président de la République, deux paquebots avaient amené à Bizerte les membres de l'Association générale des mutilés de la guerre et de l'Union nationale des combattants qui allaient tenir, à Tunis, leur congrès annuel ; cette visite fut l'occasion de manifestations dont le caractère réconfortant valait d'être retenu. Notre collaborateur P.-E. Cadilhac en fut témoin et nous en fait le récit dans l'article suivant.

En mer, 8-9 avril 1931.

Les chefs et les délégués de l'Association générale des mutilés de la guerre naviguent vers Marseille, à bord de *La Marsa-II*, paquebot de la Compagnie Touache, après avoir tenu à Tunis leur congrès annuel. A quelques milles de là, trop loin pour que nous le voyions, un autre paquebot, *l'Alésia*, emmène les délégués de l'Union nationale des combattants. Et ces deux puissantes associations, qui groupent ensemble 800.000 hommes, viennent de donner un bel exemple de solidarité en se réunissant dans la même ville et même, à la séance de clôture, dans la même salle, pour affirmer les droits de ceux qui firent la guerre.

A un an de distance, j'ai vécu des heures analogues. En 1930, l'Union fédérale des combattants et mutilés de la guerre réalisait à Alger, à l'occasion des fêtes du centenaire, un magnifique congrès. En 1931, la Tunisie française, dont on célèbre le cinquantiennaire, a vu à son tour les grandes assises de la France combattante.

Il semble inutile de rappeler les revendications des combattants. On les a exposés ici même à propos du congrès d'Oran. Elles demeurent, à peu de chose près, sensiblement les mêmes. Mais ces réunions s'affirment singulièrement salutaires, car elles empêchent d'oublier ce qu'il ne faut pas

oublier et rapprochent ce qui doit rester uni.

Il faut se garder des idées préconçues ; les événements les bousculent. En voici la preuve. J'avais formé le dessein de peindre cette fois-ci le côté pittoresque et amusant de ces exodes d'anciens poilus. Et voici que les circonstances en dégagent de hautes et profitables leçons. Ce voyage qui semblait tout d'abord une croisière d'agrément a, par trois grandes manifestations, exalté l'union sacrée, renouvelé pathétiquement l'amitié franco-italienne, attesté d'étonnante façon le loyalisme indigène.

JULES FERRY ET L'UNION SACRÉE

Sur cette mer où court notre navire, l'an dernier, à pareille époque, par une rayonnante journée d'avril, nous vîmes monter à l'horizon les fumées d'une flotte allemande. A notre bord, des mutilés, d'anciens combattants, des veuves de guerre ; là-bas, des tourelles blindées et des pièces contre avions. Depuis, ces fumées ont noirci le ciel et sont redevenues des nuées. L'Anschluss ouvre brutalement un débat qu'on estimait clos.

Est-ce pour cela ? Mais il semble que les Français rassemblés à Tunis se soient mieux aimés entre eux et qu'ils aient aussi mieux compris quels liens se trouvaient forgés entre eux et leurs anciens alliés, notamment avec les Italiens.

Le nom de Jules Ferry est peut-être un de ceux qui jadis ont le plus divisé les Français. L'expédition de Tunisie, celle du Tonkin ensuite lui valurent des attaques furibondes, une guerre au couteau, toute une partie de la Chambre pendue à ses basques s'efforçant de renverser le ministre partisan des aventures lointaines. A distance, ces fureurs, ces traquenards demeurent incompréhensibles.

Les lois sur l'enseignement et la laïcité défendues par Ferry ont soulevé aussi des bourrasques. Débats passionnés, polémiques de presse, rien n'a manqué à ce film à épisodes, à ce combat àpre-



M. l'abbé Pioche, de l'Association générale des mutilés de la guerre, prononçant l'éloge de Jules Ferry devant le monument du grand homme d'Etat français, à Tunis. — *Phot. Véz.*

ment disputé en plusieurs rounds. Un certain article 7 faillit occasionner des bagarres.

Discordes lointaines, temps révolus. La guerre a passé qui balaya tout. En ce matin d'avril où nous sommes réunis à Tunis autour de la statue de Jules Ferry, il n'y a plus là que des Français assemblés devant l'effigie d'un Français qui travailla à réaliser la plus grande France.

Un cortège s'avance à l'extrémité de l'avenue qui bute contre le lac. Il fait doux et bleu ; les arbres verts frémissent doucement. On dirait une matinée de juin au bord de la Seine. Une musique militaire sonne des fanfares d'allégresse. Et voici des drapeaux — buisson ardent de pourpre, d'azur, d'émeraude et d'or — drapeaux français, bleu blanc rouge, aux armes de l'Union nationale et de l'A. G. M. G., et — surprise — drapeaux italiens timbrés de l'écusson de Savoie et bannière fasciste que surmonte une aigle dorée. Les combattants italiens de Tunis ont voulu se joindre à leurs camarades français. Et l'émotion nous étreint et nous poigne à voir réunis fraternellement autour de cette statue les étendards des fils de la Louve et ceux du Chantecler gaulois. Pour qui se souvient à quel point la question tunisienne divisa, jadis et naguère, les deux peuples, n'est-ce pas là un étonnant miracle ?

Cependant, autour du monument, les drapeaux se sont rangés en couronne. Les présidents des deux associations françaises, MM. Thébaud et Rossignol, leur font face à côté de M^r Boccara, président de la Ligue franco-italienne.

Une sonnerie de clairons déchire l'air, et l'orateur — le seul qui doit parler — s'avance. C'est un prêtre, M. l'abbé Pioche, de l'Association générale des mutilés de la guerre. Tout à l'heure nous frémissons à contempler les couleurs italiennes mêlées à celles de France ; et maintenant nous demeurons saisis d'écouter ce prêtre prononçant l'éloge de Jules Ferry.

Grand, ferme, la voix bien timbrée, sonnant haut, l'abbé Pioche parle : « Nous avons rapporté de la guerre, dit-il, non seulement le souvenir de nos morts, mais aussi une leçon pour la vie. » Et, plus loin : « Me tournant vers ce grand Français, je regarde non pas ce qui sépare, mais ce qui nous unit. » Evoquant alors la statue du cardinal Lavigerie qui se dresse au seuil de la ville arabe, il associa, dans une fervente commune, l'homme politique et le grand prélat.

Belle et féconde leçon d'histoire et de tolérance. N'aurions-nous retenu que cela de notre voyage, nous ne l'aurions point accompli en vain.

DES CROIX DE BOIS AU BAISER AU DRAPEAU

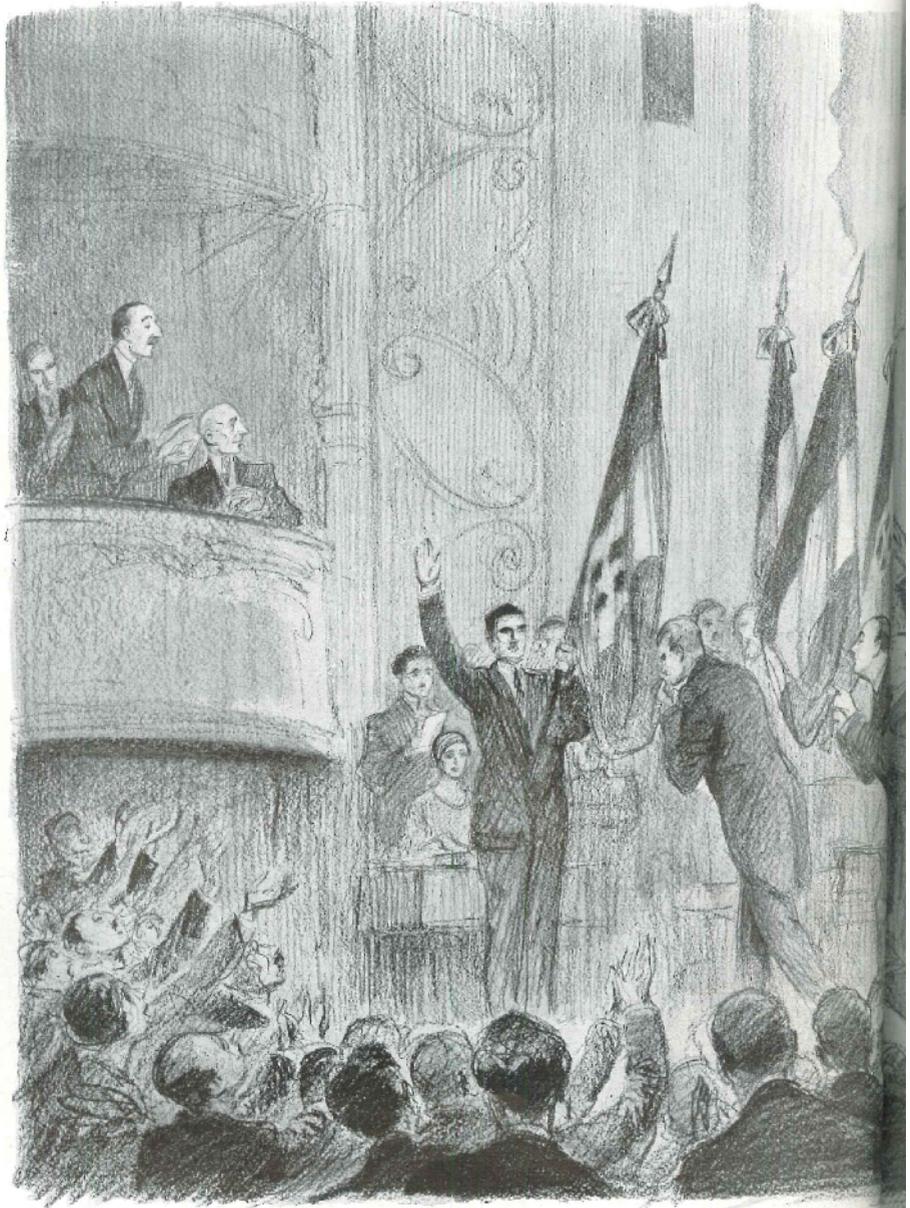
Oui, ce sont les morts qui unissent. « Par delà les tombes, en avant ! » disait Goethe à Eckermann, entendant par là que la vie devait continuer. Aujourd'hui la vie continue, mais nous y associons plus intimement les morts. Ils y participent et la font meilleure, ils apaisent et réconcilient. Nous devons l'éprouver pleinement ce jour-là.

Les cimetières européens, situés au nord de la ville, érigent, presque côte à côte, les croix des Italiens morts pour leur pays et les croix des nôtres. Lentement, on a cheminé par une route d'un blanc aveuglant et cette impression de blancheur se retrouve dans ces enclos de la mort. Les pierres correctement alignées et les murs bas s'élèvent en notes vibrantes à côté des cyprès funèbres et des palmiers exubérants. L'air frémit imperceptiblement et les têtes se sont découvertes. Voici le monument italien, très simple, au bout d'une allée comme un autel de sacrifice à l'extrémité d'un temple. Le sable crie sous les pas feutrés, les drapeaux balayent le sol de leurs franges et la voix du président Rossignol annonce la minute de silence. Puis on repart. Les drapeaux au-dessus des têtes semblent passer une suprême revue.

Devant le monument français, le président des médaillés italiens, Armando Rosso, proclame à son tour la minute de silence.

C'est tout. Pas une allocution, pas un discours. Mais le ciel bleu, les pierres blanches, les cyprès noirs, les palmiers verts, le silence poignant et lourd donnent à la scène une incomparable grandeur.

L'après-midi devait connaître une autre mode de grandeur. Après le silence la parole, après le recueillement l'exaltation — choses moins opposées qu'il



Le ministre des Pensions et le résident général, dans l'avant-scène, applaudissent le double geste du président de la Fidae, M. Livon, baissant le drapeau italien, et du président des médaillés militaires italiens, M. Rosso, baissant le drapeau français.

Les baisers aux drapeaux de la

UNE ÉMOUVANTE ATTESTATION DE L'AFRIQUE

ne semble et qui s'engendrent l'une l'autre. Le discours naît de la méditation et l'enthousiasme, des raisons profondes, racines plongées en pleine terre — en pleine terre des morts.

Au Grand-Théâtre, à 6 heures du soir, plus de deux mille personnes qui s'entassaient ; des draperies aux couleurs françaises et italiennes ceignent le balcon, et, dans les loges, le consul général d'Italie, M. Bombieri, l'archevêque de Carthage, M^r Lemaître, le général de Chambrun, commandant de corps, le résident général et le ministre des Pensions, M. Champolier de Ribes. Sur la scène, les dirigeants des grandes associations de combattants encadrent les chefs de la Fédération interalliée (Fidae) et de la Ligue franco-italienne qui ont organisé cette manifestation.

Au nom de cette ligue qu'il préside, M^r Boccara, avocat au barreau de Tunis, proclame d'une voix martelée qu'il détache nettement les syllabes les raisons que ses compatriotes et lui ont d'aimer loyalement la France. Il se félicite de ce que l'accord naval enfin signé ait écarté cette nuée sombre qui

pesait sur les deux pays. Puis, faisant un sort à chaque mot, sa face rase et mobile éclairée par une flamme intérieure : « En cette terre d'Afrique, constate-t-il, l'amitié franco-italienne revêt un caractère vital, répond à une nécessité. Sans rien abdiquer des qualités de notre race, sans rien abdiquer de notre amour pour notre patrie, nous voulons l'entente franco-italienne, entente scellée par des liens de famille, par des liens d'intérêt. »

Voilà qui est net et l'on souhaiterait que ceux qui entendent les malentendus entre les deux nations entendissent et comprennent ces paroles.

M. de La Porte, au nom des anciens combattants de Tunis, et M. Armando Rosso, délégué des mutilés italiens, disent la nécessité d'une entente entre l'Italie et la France. Enfin, M. Henri Lévêque, au nom de la Fidae, prononce un magistral discours.

Comme un brasier s'anime et flambe plus haut au fur et à mesure qu'on jette des aliments à la flamme, l'enthousiasme croît et s'épanouit. Le délégué Rosso, dans cette langue italienne chantante et vibrante comme un métal pur, a prononcé